

**EXPÉDITION D'OREILLY EN 1775.**

## PARTIE LÉGENDAIRE.

Dans notre dernier numéro, à la suite du deuxième récit indigène de l'expédition d'Oreilly, nous avons annoncé l'insertion au numéro suivant, d'une légende relative à cette affaire, légende recueillie à Constantine, par M. Féraud, traducteur dudit récit. Voici ce document :

« Au nombre des miracles accomplis par le marabout Sidi Zouaoui, dont le tombeau est l'objet de la plus grande vénération de la part des habitants de Constantine, on cite le fait extraordinaire que voici, et qui précisément, a trait à l'expédition espagnole de 1775.

« Ce cheïkh possédait une superbe jument nommée Rekta, qui disparut un soir de son écurie. Les serviteurs, désespérés, coururent toute la nuit pour découvrir ses traces ; le lendemain, ils revenaient à l'habitation de leur maître, honteux de l'insuccès de leurs recherches et n'osant pas lui avouer la disparition de Rekta. Mais, grande fut leur surprise en retrouvant la jument à sa place. Seulement, elle était sellée, ruisselante de sueur et ses flancs ensanglantés étaient labourés de coups d'épérons. A ce moment, le cheïkh Sidi Zouaoui, calme, comme à l'ordinaire et suivi de ses nombreux disciples, s'approcha de la jument. Celle-ci se mit à hennir, puis à uriner d'une façon extraordinaire. Tous les assistants s'écartèrent pour ne pas être salis. Le cheïkh Zouaoui leur dit : « Ne craignez rien ! Par Dieu et son prophète, je vous affirme que vous ne serez pas souillés par cette urine, car Rekta s'est rendue digne de tout votre respect et de votre amour. Je l'ai montée cette nuit pour aller à Alger, auprès des troupes victorieuses de notre seigneur, Salah bey, et j'ai assisté à la destruction de l'armée espagnole sur les bords de l'Harrache. »

« Les paroles du marabout vénéré furent répétées à la population à laquelle il tardait de connaître le sort de ceux qui étaient allés combattre pour la guerre sainte. Quelques incrédules hési-

taient à y croire, mais, peu de jours après, la nouvelle de la défaite des chrétiens, avec tous ses détails, parvint à Constantine. Les contingents de la province qui avaient pris part à la lutte dirent, à leur retour, qu'ils avaient vu Sidi Zouaoui, monté sur Rekta, combattant à leurs côtés pendant la nuit du désastre des Espagnols et qu'ils l'avaient même entendu poussant des cris pour exciter le courage des guerriers musulmans.

« La légende ajoute enfin : Quand Rekta mourut, Sidi Zouaoui pleura sur elle et il l'ensevelit lui-même dans un linceul.

« Le tombeau de Sidi Zouaoui est situé sur la montagne qui porte son nom à une dizaine de kilomètres à l'Ouest de Constantine. Cette montagne se rallie au système du Djebel Chettaba que l'on aperçoit devant soi en sortant de la porte Vallée.

Dans une notice spéciale sur les marabouts de la contrée, j'aurai l'occasion de relater une série de faits tout aussi merveilleux que le précédent, auxquels la croyance populaire ajoute foi de la façon la plus sincère.

L. F.

La rédaction ajoutera quelque chose à cette légende, d'après un manuscrit arabe de la bibliothèque d'Alger, dans lequel on trouve la vie de cet *Ahmed ez-Zouaoui*, avec celles de Mohammed ben Boudraham, du cheikh Mohammed ben Ayad, de Sidi Abid, outre la biographie du cheikh El-Hasnaoui et le règne d'Ahmed Chaouché, surnommé *Bey Rassou*.

A la page 7 de ce manuscrit, on rapporte le même fait merveilleux de la jument du marabout, d'après Mohammed ben Ahmed el-Babouri, lequel tenait ses informations des propres serviteurs du cheikh Zouaoui qui les avaient reçues de gens véridiques, grands personnages des Oulad ben Rahmoun. Nous supposons que la tribu citée comme source de la tradition est celle des Oulad Rahmoun qui sont établis à une trentaine de kilomètres Ouest de Constantine, précisément sur les pentes occidentales du Djebel *Zouaoui* et au-dessus de la route qui conduit, du chef-lieu de la province de l'Est, à Sétif.

Donc, d'après notre manuscrit, ces Oulad Rahmoun se trouvant engagés avec le contingent du Bey Salah dans le combat qui

précéda et accompagna le rembarquement des Espagnols, furent très-surpris d'apercevoir, au plus chaud de la mêlée, le cheikh Zouaoui, dont ils avaient pris congé dans leur pays et qu'ils savaient n'avoir point suivi l'armée. Il était monté sur sa célèbre jument appelée *Roksa*, c'est-à-dire *la très-fringante* et non *Rekta*, comme dit l'autre auteur, qui a fait usage d'une variante beaucoup moins expressive. Et le marabout fauchait les infidèles avec un succès qui eut été glorieux, si l'invulnérabilité, conséquence obligée du miracle, n'en avait enlevé tout le mérite en supprimant le péril.

Les Oulad Rahmoun, bien assurés de l'identité du personnage, craignirent sans doute que, plus tard, il ne voulût pas convenir de sa présence merveilleuse sur la plage de l'Harrache; et, afin d'avoir un moyen de triompher de ses dénégations probables, ils prirent avec un fil la mesure de l'empreinte que le sabot de la jument *Roksa* laissait sur le sable.

A peine rentrés chez eux, ils allèrent visiter le cheikh Ez-Zouaoui qui, en effet, n'opposa que le silence ou quelques sourires presque imperceptibles aux allusions que les Rahmoun faisaient à sa présence surnaturelle sur le champ de bataille. Mais quand on lui produisit la fameuse mesure de l'empreinte du sabot de sa jument, il fut bien obligé d'avouer le fait; seulement, il leur fit promettre, sous peine de damnation, de n'en jamais rien dire à personne, ce à quoi ils s'engagèrent.

Il paraît cependant que la promesse a été mal tenue, puisque nous pouvons produire, d'après une autorité indigène, cette deuxième version du fameux miracle de la jument.

Pour passer de la légende à l'histoire, nous consignerons ici une observation que nous aurions placée dans le Récit indigène de l'expédition, si elle nous fût venue plus tôt à l'esprit.

On sait, par les documents européens, que Salah bey était à Alger le 13 mai 1775, jour où l'agent de la Compagnie royale française alla le visiter dans son camp d'Aïn-Rebot (aux bassins de l'Agâ). Il y était venu pour payer le *denouche*, impôt que les beys devaient acquitter *en personne* une fois en trois ans. Retourné à Constantine peu de jours après, il revint à Alger lors

de l'attaque d'O'Reilly. Il s'y trouvait aussi le 26 juillet 1775, car le même agent alla lui faire une autre visite dans son camp, où il mentionne ses esclaves, son coffidji (kopdji ? concierge), ses huit spahis d'escorte et son courrier.

Il est très-certain qu'à la mi-mai, époque si rapprochée de celle de l'arrivée des Espagnols, le gouvernement de la Régence ne se doutait pas encore de l'entreprise que ceux-ci méditaient contre Alger ; autrement, Salah bey ne serait point parti d'ici pour revenir presque aussitôt, l'intervalle qui sépare son départ et son retour ayant dû être presque entièrement employé à faire la route, vu les distances à parcourir et la lenteur des voyages, en ce pays, à cette époque.

C'est donc une preuve de plus de l'ignorance où les Algériens furent jusqu'au dernier moment des projets de l'Espagne.

A. BERBRUGGER.

